

OMAR ABUSAADA

Omar Abusaada suit des études à l'Institut supérieur d'art dramatique de Damas, sa ville natale. Encouragé par ses professeurs qui développent alors de nouvelles méthodes de travail ouvertes sur la création mondiale, il forge sa vision d'un théâtre politiquement et socialement engagé. Dramaturge et metteur en scène, il co-fonde en 2002 le Studio Théâtre dont le premier spectacle en 2004 s'intitule *Insomnia*. Il met en scène *El affich* (2006), *Forgiveness*, travail d'improvisation avec un groupe de détenus d'une prison pour mineurs, *Almirwad wa almikhala* (2009), *Look at the streets... this is what hope look like* (2011), *Est-ce que vous pouvez regarder la caméra ?* (2012), *Intimacy* et *Syria Trojan women* (2013), *Antigone of Shatila* (2014). Pendant des années, il a sillonné les provinces reculées de Syrie, d'Égypte et du Yémen en jouant sur des places de village des spectacles qui sont autant de prétextes à dialoguer avec les habitants parfois invités à rejoindre les comédiens sur scène. Depuis, il signe des spectacles qui introduisent dans le théâtre syrien de nouvelles pratiques comme l'écriture contemporaine ou le théâtre documentaire.

MOHAMMAD AL ATTAR

Auteur et dramaturge syrien né à Damas en 1980, Mohammad Al Attar écrit pour de nombreux magazines et journaux avec comme centre d'intérêt récent le soulèvement syrien. En 2007, il rencontre Omar Abusaada. Ensemble, ils font l'expérience d'un théâtre documenté. En parallèle de son écriture pour la scène, il utilise le théâtre pour mener des projets avec des groupes marginalisés dans le monde arabe. Ses pièces ont été présentées à Damas, Londres, New York, Séoul, Berlin, Bruxelles, Edimbourg, Tunis, Athènes, Beyrouth. Plusieurs de ses œuvres ont été traduites et publiées en anglais.

ET...

FOCUS MOYEN-ORIENT

Yitzhak Rabin : chronique d'un assassinat de Amos Gitaï, le dimanche 10 juillet à 22h, Cour d'honneur du Palais des papes
Fatmeh de Ali Chahrour, du 16 au 18 juillet à 22h, Cloître des Célestins
Leïla se meurt de Ali Chahrour, du 21 au 23 juillet, Cloître des Célestins
Hearing de Amir Reza Koohestani, du 21 au 23 juillet à 15h, le 24 juillet à 15h et 20h, Théâtre Benoît-XII
 99 de Marc Nammour, le 22 juillet à 22h, Musée Calvet
L'Orient en partage, lu par les Comédiens-Français, les 11, 12 et 13 juillet à 11h30, Maison Jean Vilar

TERRITOIRES CINÉMATOGRAPHIQUES Programmation Moyen-Orient
 Utopia-Manutention du 6 au 24 juillet

ATELIERS DE LA PENSÉE Rencontres Recherche et Création en Avignon avec l'Agence nationale de la Recherche : *Réinventer le réel – Politique, imaginaire, utopie*, avec notamment Omar Abusaada, le 9 juillet à 14h, cloître Saint-Louis

Télérama dialogues avec notamment Omar Abusaada, le 9 juillet à 11h, Dialogue artistes-spectateurs avec Omar Abusaada et l'équipe artistique de *Alors que j'attendais*, le 10 juillet à 17h30, site Louis Pasteur de l'Université d'Avignon

ALORS QUE J'ATTENDAIS

Disparu puis brutalement battu après avoir traversé un des nombreux *check points* qui fractionnent Damas en Syrie, Taim est admis à l'hôpital sans connaissance. Les médecins en informent la famille ; l'accident la mène à des confrontations douloureuses et des révélations ensevelies. Après avoir surmonté la mort tragique du père et le scandale qu'elle a révélé, la famille paraît incapable d'affronter le coma du fils sans accomplir de profondes mutations. De son sommeil profond, le jeune homme observe ses proches lui rendre visite et, mêlant sa voix à la leur, raconte la vie qui a changé de cours, le quotidien bouleversé de cette famille et les changements qui affectent la capitale syrienne devenue étrange et cruelle. Pour documenter cette pièce sur l'omniprésence de l'absence, Omar Abusaada a rencontré des familles plongées dans le drame du coma et des médecins afin d'en comprendre les mécanismes et d'en percer les mystères. Avec l'auteur Mohammad Al Attar, le metteur en scène a imaginé cette fable qui tisse différents niveaux de conscience. Métaphore à peine voilée de l'état dans lequel se trouve son pays, « ni vivant ni mort, cette zone grise entre espoir et désespoir », mais aussi de ses rêves de théâtre politique « dont les valeurs n'ont pas réussi à s'incarner quand c'était encore possible », ce théâtre de résistance réinterroge ses capacités fictionnelles sans renoncer jamais à raconter l'Histoire.

Somewhere in Syria, a young man lies deep in a coma while his mind remains awake. From this almost supernatural state, he watches as his family and friends try to go through their daily lives in spite of this upheaval, hoping for things to go back to normal.

LES DATES DE ALORS QUE J'ATTENDAIS APRÈS LE FESTIVAL

- du 18 au 20 août 2016 au Theater Spektakel (Zürich)
- les 26 et 27 août au Festival Noorderzon de Groningen (Pays-Bas)
- les 31 août et 1^{er} septembre au Theaterfestival Basel (Suisse)
- les 4 et 5 septembre à La Bâtie Festival de Genève (Suisse)
- du 8 au 10 septembre au Schlachthaus Theater Bern (Suisse)
- les 29 et 30 septembre au Vooruit de Gent (Belgique)
- du 12 au 15 octobre au Tarmac dans le cadre du Festival d'Automne à Paris
- les 26 et 27 octobre au Onassis Cultural Center (Athènes)
- les 18 et 19 novembre à Bances publics - Festival Les Rencontres à l'échelle (Marseille)
- du 24 au 26 novembre au Théâtre du Nord Centre dramatique national Lille Tourcoing Nord-Pas de Calais

#OMARABUSAADA
 #JATTENDAIS
 #GYMNASEGIERA

70^e
 ÉDITION

Tout le Festival sur :
 festival-avignon.com



Pour vous présenter cette édition, plus de 1750 personnes, artistes, techniciens et équipes d'organisation ont uni leurs efforts, leur enthousiasme pendant plusieurs mois. Plus de la moitié relève du régime spécifique d'intermittent du spectacle.

#FDA16

Dessin © Adel Abdessemed, ADAGP 2016 / Conception graphique © STUDIO ALLEZ



Création 2016	<p>بينما كنت أنتظر</p> <p>ALORS QUE J'ATTENDAIS</p> <p>DE MOHAMMAD AL ATTAR</p>	<p>8 9 11</p> <p>12 13</p> <p>14 JUL</p> <p>À 18H30</p>
	<p>OMAR ABUSAADA</p>	<p>GYMNASE PAUL GIÉRA</p>

Damas

Création 2016	بينما كنت أنتظر ALORS QUE J'ATTENDAIS DE MOHAMMAD AL ATTAR	8 9 11 12 13 14 JUL À 18H30
	OMAR ABUSAADA	durée 1h40 spectacle en arabe surtitré en français

Avec Mohamad Al Refai, Mohammad Alarashi, Fatina Laila, Nanda Mohammad, Amal Omran, Mouiad Roumieh

Mise en scène Omar Abusaada

Texte et dramaturgie Mohammad Al Attar

Scénographie Bissane Al Charif

Lumière Hasan Albalkhi

Vidéo Reem Al Ghazzi

Musique Samer Saem Eldahr / Hello Psychaleppo

Direction technique Camille Mauplot

Décor Sylvain Georget et Patrick Vindimian

Production Henri-Jules Julien

Coproduction Festival d'Avignon, Napoli Teatro Festival, AFAC Arab Fund for Arts and Culture, Pôle Arts de la scène - Friche La Belle de Mai (Marseille), Theater Spektakel (Zürich), Onassis Cultural Center (Athènes), Vooruit (Gent), La Bâtie Festival de Genève, Les Bancs publics - Festival Les Rencontres à l'échelle (Marseille), Festival d'Automne à Paris

Avec l'aide de La Criée Théâtre national de Marseille, Le Tarmac (Paris), Montévidéo Marseille

En partenariat avec RFI, France 24 et Monte Carlo Doualiya

Spectacle créé le 24 mai 2016 au Kunsten Festival des Arts à Bruxelles.

ENTRETIEN AVEC OMAR ABUSAADA

Jusqu'en 2009, vous travaillez à Damas. Pourriez-vous nous parler de cette période qui a forgé votre vision du théâtre ?

Après mes études, je me suis mis à penser que le théâtre devrait s'ouvrir à une audience plus large, à différentes classes sociales. Je prends alors vraiment conscience que le théâtre peut avoir un rôle politique, une valeur de résistance et la compagnie que je dirigeais s'organise sur le modèle du Théâtre de l'Opprimé, imaginé par Augusto Boal, fondé sur la compréhension et la recherche de solutions à des problèmes sociaux. Pendant quatre ans, nous avons fonctionné comme une troupe itinérante, Le Théâtre interactif, nous déplaçant de village en village en jouant sur les places, en invitant le public à nous rejoindre. Comme nous refusions un quelconque soutien de l'État, très rapidement la compagnie n'a plus eu les moyens de travailler et s'est dissoute.

En 2011, après une pause de deux ans, votre théâtre prend un nouveau tournant.

Je recommence à travailler au moment de la révolution contre Bachar el-Assad. Meeting point, un festival international itinérant, m'invite à monter une pièce et je leur propose *Regardez les rues, voilà à quoi ressemble l'espoir* présentée à Beyrouth, Athènes, Bruxelles et Berlin. Une pièce différente, au niveau textuel parce qu'écrite à partir de deux articles du *Guardian* sur le Printemps égyptien et d'un ensemble de textes postés sur les réseaux sociaux par des activistes syriens. L'année suivante, je crée *Est-ce que vous pouvez regarder la caméra ?* sur un texte que Mohammad Al Attar a réalisé à partir d'entretiens avec des prisonniers politiques. Nous montons ensuite *Antigone la syrienne* plus connue sous le nom d'*Antigone of Shatila*, avec des réfugiées syriennes et palestiniennes qui vivent dans le camp de Chatila à Beyrouth et qui racontent leurs histoires tout en commentant la tragédie de Sophocle. Des créations pour lesquelles j'ai travaillé avec des amateurs ou des professionnels, parfois en les faisant se rencontrer, mais que je n'ai pas montrées en Syrie pour des raisons de sécurité.

Pourquoi vivez-vous en Syrie ? Comment vos conditions de travail ont-elles évolué ?

Toute ma famille et mes amis vivent là-bas, alors j'ai décidé de ne pas en sortir. Avant 2011, je faisais partie d'un groupe d'artistes indépendants. Il était déjà difficile d'obtenir des lieux pour créer. Aujourd'hui, la guerre a complètement changé nos vies. Il devient difficile de se réunir pour travailler, il n'y a pas d'électricité, les moyens de transport sont quasi inexistantes. Et à cause de la nature des textes que je monte, je ne suis plus en sécurité. Une partie des gens avec qui je travaille ne peuvent plus revenir en Syrie où ils risquent à tout moment d'être arrêtés, interrogés et traduits en justice. Pour l'instant, je n'ai pas encore de problème, mais mon dramaturge, Mohammad al Attar, lui, est en exil. Je peux encore monter des pièces aujourd'hui car je suis soutenu par des producteurs extérieurs, mais aussi grâce au soutien des donateurs de l'AFAC, le Fonds arabe pour les arts et la culture.

Comment est née *Alors que j'attendais*, votre dernière création ?

Cela fait plus de deux ans que je travaille sur ce projet à partir de l'histoire d'un proche tombé dans le coma après avoir été battu. Il en est mort. Depuis ce moment, grâce à un ami médecin avec qui je me suis entretenu sur le sujet,

j'ai pu visiter différents hôpitaux syriens où j'ai enregistré des histoires de familles dont les proches sont dans le coma. Des récits qui ont servi à Mohammad Al Attar pour écrire ce texte qui a ensuite évolué au fur et à mesure des répétitions. Dans cette pièce, j'ai cherché à comprendre la relation qu'une personne plongée dans le coma peut entretenir avec son corps, mais aussi avec son imagination. J'ai voulu montrer comment une famille oriente sa pratique quotidienne pour s'occuper d'une personne dans le coma, tout en vivant au jour le jour dans une ville en guerre qui elle aussi change leurs habitudes. Je me suis également intéressé aux réactions intimes des proches face à cette épreuve car, pour ma part, je trouve encore plus difficile d'être confronté au coma qu'à la mort. On suit des personnages qui vont utiliser des moyens différents pour réveiller le jeune homme : certains parlent beaucoup, donnent des nouvelles de la famille, lui rappellent ce qu'il aimait, évoquent les grands changements de la vie en Syrie. On suit également le cheminement de personnages qui vont décider de partir en Europe ou faire le choix de rester en Syrie. *Alors que j'attendais* est aussi une manière de réinterroger nos rêves. En 2014, j'ai rencontré une femme dont le fils est dans le coma depuis 2010. Entre temps, deux de ses frères et sœurs ont été tués, une autre est en exil, son père est mort, ses amis sont partis ou à l'armée. Tous les jours, elle se demandait ce qu'elle allait bien pouvoir lui raconter de la situation s'il se réveillait. Alors, il y a cette idée assez simple dans la pièce : en 2011, j'imaginai qu'en 2016 la démocratie serait advenue, qu'on aurait augmenté le niveau de vie, qu'il y aurait plus de liberté dans nos vies... L'exact opposé de ce qui se passe aujourd'hui.

S'il y a coma, c'est qu'il y a encore de la vie, de l'espoir. Diriez-vous que la Syrie est également plongée dans le coma ?

Oui, le pays n'est ni vivant ni mort, mais la métaphore se situe à différents niveaux. De ce point de vue, ce que j'observe dans *Alors que j'attendais*, c'est que de jeunes actifs pendant la révolution sont maintenant absents ou subissent une situation sans plus pouvoir l'influencer. Cinq ans après le début de la révolution, *Alors que j'attendais* est l'occasion de faire un point sur la situation en Syrie, mais aussi sur ma pratique théâtrale. Quand la révolution a commencé, j'ai été enthousiasmé, présent dans les rues, actif à travers le théâtre. Mais cinq ans plus tard, mon présent n'a rien à voir avec celui que j'espérais. Je pense qu'il est important de comprendre pourquoi nous en sommes arrivés là alors que nos idéaux n'ont pas changé. Depuis que je travaille, je prône un théâtre politique dont les valeurs n'ont pas réussi à s'incarner alors même que c'était possible. Je suis moins naïf aujourd'hui. J'ai compris que le pouvoir en place n'est pas le seul obstacle à l'émergence d'une société nouvelle. Un des principaux problèmes est un défaut dans la construction initiale de la société syrienne et son système familial, systématiquement orienté vers le père et la religion. J'ai aussi pris conscience que la Syrie est prise dans une toile d'intérêts mondiaux qui diffèrent d'une région à l'autre et qui dépassent les intérêts locaux ou régionaux, ce qui est un problème. Aujourd'hui je me sens proche d'un ensemble de gens qui pensent qu'aucune justice sociale ne sera possible dans mon pays si on ne la recherche pas également au niveau mondial. La question du coma traduit aussi cette prise de conscience des changements. Quant à l'espoir, il a toujours été présent dans mes créations. L'espoir, c'est la vie, ses développements, ses avancées.

Propos recueillis par Francis Cossu et traduits du syrien par Simon Dubois